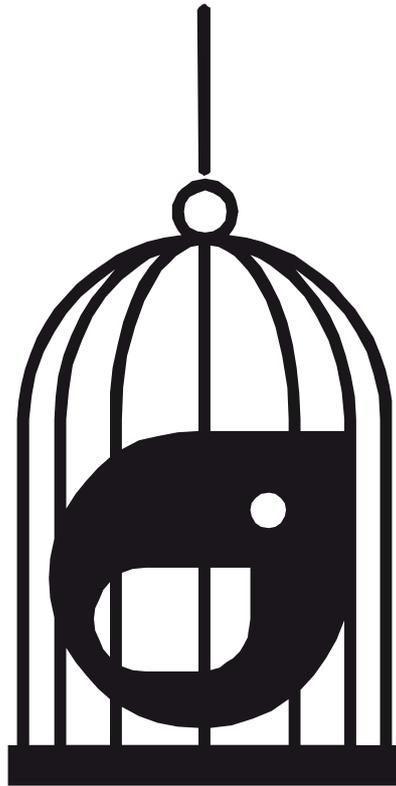


CRÉATION EN LANGUE FRANÇAISE - À l'ACB Factory [SDRB], 175 rue Bara · 1070 Bruxelles
20 NOVEMBRE > 15 DÉCEMBRE 2007

Prix Laurence Olivier
Meilleure nouvelle pièce



BLACKBIRD

DAVID HARROWER
AUTEUR

MICHAEL DELAUNOY
MISE EN SCÈNE

Avec **Angelo Bison, Valérie Marchant, Juliette Dalschaert, Raphaëlle Hanchar**

Texte français **Zabou Breitman & Léa Drucker** / Scénographie et costumes **Anne Guilleray** /
Lumière **Laurent Kaye** / Composition sonore et régie générale **Raymond Delepierre** / Accessoires
et régie de plateau **Stanislas Drouart** / Assistant à la mise en scène **Jerry Henning**

Rendez-vous public

Pour ceux qui souhaitent partager un moment privilégié et en savoir plus sur la création théâtrale, **Laurent Moosen** accueille au Rendez-vous public, **David Harrower**, **Michael Delaunoy** et **Philip Tirard**.

Judi 06 décembre - 18:45 > 19:30 - À l'ACB Factory [SDRB]. 175 rue Bara · 1070 Bruxelles
Entrée libre

Jeudis »Lire«

15 ans de Luce

Laurent Moosen reçoit l'éditrice **Luce Wilquin**, trois auteurs « maison » : **Luc Baba** *La petite école Sainte-Rouge*, **Aurelia Jane Lee** *L'amour, ou juste à côté* et **Dominique Maes** *Personnages*.

Judi 22 novembre - 12:30 > 13:30 - Salle M au Palais des Beaux-Arts - Entrée libre

Dannemark & Cie

Avec **Francis Dannemark** pour *Le grand jardin* (Robert Laffont), **Marie-Ève Sténuît** et **Stefan Hertmans**, auteurs dans sa collection « Escales des Lettres » au Castor Astral.

Judi 13 décembre - 12:30 > 13:30 - Studio au Palais des Beaux-Arts - Entrée libre

Grâce à la précieuse collaboration de

La SDRB Société de Développement pour la Région de Bruxelles-Capitale (institution publique pararégionale)

Avec l'aide de

L'ACB Factory Centre d'entreprises dédié aux secteurs du son, de l'image et de la communication

4 J Concept Création et coordination d'événements

Procon Prestataire de services de techniques globales spécialisé dans le secteur des médias, du divertissement et de l'événementiel

CdS Location de matériel pour réception

Avec le soutien du **Palais des Beaux-Arts** et de la **Communauté française**.



Blackbird

NOVEMBRE

MA 20	ME 21	JE 22	VE 23	SA 24	DI 25	MA 27	ME 28	JE 29	VE 30
20h15	20h15	20h15	20h15	20h15	15h00	20h15	20h15	20h15	20h15

DÉCEMBRE

SA 01	LU 03	MA 04	ME 05	JE 06	VE 07	SA 08	DI 09	MA 11	ME 12	JE 13	VE 14	SA 15
20h15	18h30	20h15	20h15	20h15	20h15	20h15	15h00	20h15	20h15	20h15	20h15	20h15

Ray **Je n'ai rien à te dire.**

Je

Tu es un

Comme un fantôme

surgi de nulle part pour

Rentre chez toi.

S'il te plaît.

Laisse-moi tranquille.

Rentre chez toi. (...)

Una **C'est vrai.**

Je me sens comme un fantôme.

Partout où je vais. (...)

Tu m'as transformée en fantôme.

Les gens parlaient de moi comme si je n'étais pas là.

Ils me laissaient pas parler.

Blackbird

La pièce

Parce qu'elle l'a reconnu sur un dépliant publicitaire, Una retrouve Peter. Il a une nouvelle identité maintenant ; quinze ans plus tôt elle le connaissait sous le nom de Ray. Il avait alors quarante ans, elle en avait douze. Il a fait de la prison et elle est toujours en analyse. Ce qui s'est passé entre eux et qu'ils n'osent nommer, dérange et interpelle. Aujourd'hui l'un et l'autre sont adultes et c'est comme s'ils n'avaient jamais cessé de vivre cette histoire, d'où l'amour n'est peut-être pas absent.

L'écriture de l'Écossais David Harrower se partage entre des oeuvres ancrées dans sa région natale et d'autres plus universelles. *Blackbird* est de cette veine, abordant un sujet délicat avec beaucoup d'humanité : celui d'une relation guidée par une force instinctive, vitale, que la société ne peut en aucun cas cautionner. Une relation qui a mis face à face deux êtres qui n'auraient jamais dû franchir le fossé qui les séparait. Aujourd'hui, à l'heure de cette nouvelle rencontre, qu'espère Una ? S'affranchir de son passé ? Trouver auprès de Ray les mots qui lui permettront de pouvoir enfin regarder vers l'avenir ?

Je suis convaincu que le théâtre sera un moyen d'expression important dans le futur.

David Harrower

L'auteur

Né à Édimbourg en 1966, David Harrower vit à Glasgow. Sa première pièce, *Des couteaux dans les poules*, a priori ancrée dans le paysage écossais, a connu dès sa création en 1995 un immense succès international et fut montée entre autres par Thomas Ostermeier, Claude Régy et Philippe Sireuil dont le Rideau accueillait la mise en scène en 2004.

David Harrower n'a pas terminé ses études. Il a vécu de petits boulots et du chômage avant de se mettre à écrire à 24 ans. Pourtant, il n'y avait pas de livres chez les Harrower et ils n'allaient pas au

spectacle. « *Sincèrement je ne sais pas ce qui m'a fait écrire pour le théâtre* » dit cet auteur parmi les plus talentueux. Depuis, il a étudié l'anglais et la littérature américaine.

Blackbird, qui a reçu le « Prix Laurence Olivier » 2006 de la Meilleure nouvelle pièce, a été écrit spécialement pour le Festival International d'Édimbourg et le metteur en scène allemand Peter Stein. La pièce a été montée à Dublin et à New York la saison dernière. Elle le sera à Sydney en décembre 2007 dans la mise en scène de Cate Blanchett.

David Harrower adapte aussi Pirandello, Büchner, von Horváth, Tchekhov ou tout dernièrement Schiller avec *Mary Stuart*. Il est également l'auteur de scénarios pour la BBC. « *Mais écrire pour le théâtre m'enflamme bien plus. Je suis persuadé que le théâtre sera un moyen d'expression important dans le futur, il n'engourdit pas l'esprit, il est une exploration sans fin* ».

Je suis fasciné par l'écriture théâtrale et l'impact qu'elle a sur le public.

David Harrower

Paroles d'auteur

Je crée un langage différent pour chaque pièce. Dans *Blackbird*, les deux personnages se tournent autour, explorent, essaient de fabriquer un souvenir. Il y a beaucoup d'arrêts et de départs. Le langage est venu de là. La pièce comporte aussi peu de ponctuation. J'ai pensé que je ne pouvais pas mettre de point à la fin des phrases parce que c'était un élément trop inflexible, trop définitif pour ces deux êtres d'incertitude. La forme est une sorte de miroir de ce qui est incertain chez les gens. Je ne pouvais utiliser le matériau habituel, aussi si vous regardez bien, c'est très sculpté, cela à l'air beau, même si je le dis moi-même.

Ce qui me touche au théâtre, c'est l'inattendu, des choses que les personnages disent hors intrigue. (...) J'ai commencé par écrire des nouvelles, ensuite je me suis demandé ce que l'on pouvait dire par le dialogue seul. Cela ne m'intéressait pas d'écrire des bouts de descriptions entre ce que les gens disent. La question était de savoir le genre de travail que l'on peut produire par le dialogue brut. Et de là : qu'est-ce que les gens révèlent, qu'est-ce qu'ils cachent quand ils se parlent ? Il y a un passage dans une œuvre de la romancière cubaine Maria Fornes où elle dit qu'il faut savoir entrer dans la vie de quelqu'un d'autre. Cela a toujours été une devise pour moi : comment autorise-t-on certains personnages à découvrir d'autres personnages ? À quel endroit précis laisse-t-on entrer les gens ? Il y a aussi cette autre citation de Brian Friel qui dit : « *toute histoire à sept faces*. » La première qui vous vient en est une. Mais il y en a six autres derrière. Alors pourquoi ne pas faire pivoter la chose et utiliser la face suivante, voir comment elle agit sur les personnages, sur l'histoire, sur le thème ? Voilà qui est au cœur de mon travail dramaturgique. Je ne suis pas le genre d'auteur à faire entrer deux personnages dans une scène et les faire se parler l'un à l'autre : ce que j'appelle le bavardage théâtral. Je veux que la structure soit si tendue et les personnages dans une situation telle qu'ils ne puissent pas ne pas parler. Je les mets tellement au pied du mur, qu'ils ne peuvent dire qu'une chose. Ils n'ont pas de temps à perdre en débordements psychologiques. De fait, une vision poétique se profile intensément, un paysage pour la scène, une liberté formelle radicale et perturbatrice qui interroge la représentation théâtrale de l'espace et du temps, les notions de fable et de personnage, de continuité, de logique, de cohérence, de « réalisme ». Un théâtre qui cherche à enfoncer les mots dans les choses « *comme on pousse un couteau dans le ventre d'une poule* ».

Texte réalisé à partir d'un entretien avec Jérôme Hankins paru dans *Alternatives Théâtrales N°65-66*.

Nous ne comprenons pas le caractère mystérieux de l'être humain, ainsi éprouvé et renvoyé poétiquement à ses

fondements, si nous émettons trop vite des jugements de valeur.

Heidegger. *La figure et le destin d'Antigone*

Paroles de metteur en scène

Le regard que David Harrower porte sur Ray et Una, les protagonistes de *Blackbird*, n'est pas d'ordre moral. Harrower n'est pas juge, il est auteur dramatique. *Blackbird* n'est pas une pièce « à thèse ». Harrower n'apporte pas de réponse à la question : une relation charnelle entre un homme de quarante ans et une enfant de douze ans, peut-elle, dans certaines circonstances, s'expliquer, voire se justifier ? Ce qui intéresse Harrower en tant qu'auteur dramatique, ce n'est pas de justifier ou à l'inverse de condamner un tel acte. Ce qui intéresse Harrower, c'est le travail de mémoire, c'est ce qui fait de nous ce que nous sommes, c'est la relation que nous entretenons avec les conséquences de nos actes et de nos désirs, c'est la façon dont nous justifions ou expliquons, face à l'autre, mais aussi face à nous-même, les actes que nous avons posés. Cette absence de jugement explicite du dramaturge lui-même vis-à-vis de l'acte dont il est ici question a profondément choqué une partie de la critique et du public lors de la création de la pièce. Car la pédophilie fait partie de ces thèmes face auxquels l'artiste est sommé de montrer patte blanche. Comme si le fait de ne pas traiter un tel sujet en moraliste trahissait une forme de complaisance, voire de complicité de l'artiste vis-à-vis de son sujet ? Je crois pour ma part qu'en agissant de la sorte, Harrower pose un acte courageux. Celui qui consiste à affirmer la scène comme lieu de question et non de réponse. Une telle conception du théâtre est évidemment moins confortable, moins rassurante pour le spectateur. Mais elle invite celui-ci à occuper la place la plus noble qui soit, celle réservée à un être libre ayant choisi pour une heure ou deux, de venir se confronter à lui-même dans la proximité physique d'autres êtres libres.

Michael Delaunoy. Mars 2007

La force du théâtre

Notre expérience ne nous fournit pas de donnée plus chargée de drame que la rencontre d'un homme et d'une femme. Elle peut avoir lieu dans le plus banal des décors. La lumière naturelle la moins recherchée fait l'affaire. Nul besoin de costumes : quand ils courent le risque du dialogue, l'homme et la femme sont nus l'un en face de l'autre. Les forêts en marche, les tempêtes, les apparitions spectrales, la houle des foules et des batailles ne pèsent pas lourd, du point de vue de la tension, de l'énergie sous pression, en comparaison d'un homme et d'une femme, debout, presque immobiles dans une pièce.

Georges Steiner. *Les Antigones*. Gallimard

Nous sommes tous coupables de tout et de tous devant tous, et moi plus que les autres.

Dostoïevski. *Les Frères Karamazov*

La figure de la jeune fille...

« La jeune fille est l'image parfaite, emblématique de la féminité en chrysalide. En attente d'accomplissement, elle est une forme inachevée du rêve, de l'amour, de l'idéal, de la fragilité, de la fulgurance. Elle est le support de tous les fantasmes, l'éclat entraperçu de sa sexualité fait naître le trouble. (...) Elle est à cette place antique, contemporaine, où l'idéal tient en échec le réel. Dans les drames antiques, c'est elle qu'on sacrifie au monstre ou au dieu pour que la cité survive ou que la guerre puisse avoir lieu ; aujourd'hui, elle crache sa haine au monde qui lui tend un miroir faussé où elle ne se reconnaît pas... Elle en appelle à l'Autre, à ce témoin venu en juge la délivrer de

l'incompréhension et du devoir d'exister - mais exister pourquoi et pour qui ?. Elles - les jeunes filles - nous questionnent avec leurs mots à elles, leur silence qui hurle, avec les *ornements* quelques fois barbares dont elles parent leur corps, avec leur sexualité violente ou absente, avec leur vérité. On ignore souvent quels trésors d'invention elles déploient pour créer des passerelles où l'on pourrait s'avancer avec elles quelques pas au-dessus du vide, sans vertige.

...et de la femme sacrifiée

Une femme sacrifiée n'est pas d'abord une femme niée, abusée, souffrant seule dans le secret d'un univers familial et qui a décidé d'en finir, elle est une femme qui a convoqué dans le drame qui se joue, au moins un témoin et dont la communauté, en retour, doit répondre. (...) C'est Antigone, Iphigénie, Hélène, Iseut ou Jeanne d'Arc, c'est la femme d'à côté, la voisine, l'exilée, la jeune fille inaperçue au collège. (...) La femme sacrificielle se place toujours « à la limite », limite d'un ordre qu'elle récite, limite du pensable, du supportable, de la morale, limite que fait le corps même face à la mise à mort. La femme sacrificielle est sans visage. Face aux événements qui la désignent, un doute subsiste. Est-elle une victime ou celle qui, en secret, orchestre le meurtre ? (...) Elle n'a cessé de hanter l'imaginaire chrétien de l'ombre de ses pouvoirs maléfiques ou supposés tels. La menace qu'elle laisse planer, imaginaire ou réelle est pour la communauté un lieu d'obsession.

Anne Dufourmantelle. *La femme et le sacrifice*. Denoël

Tabou

Mot d'origine polynésienne, symbole de l'interdit, de l'intouchable. Les tabous jouent le rôle d'isolateurs destinés à tenir en respect la force spirituelle des personnes qui en sont chargées, afin qu'elles n'aient ni à souffrir ni à faire souffrir ; car le monde extérieur restera indemne s'il est mis à l'abri de leur contagion.

J.G Frazer cité par *Le dictionnaire des symboles*. Robert Laffont

Responsabilité

La responsabilité est ce qui exclusivement m'incombe et que je ne peux refuser. Cette charge est une suprême dignité. (...) Je suis moi dans la seule mesure où je suis responsable. Je puis me substituer à tous, mais nul ne peut se substituer à moi. Telle est mon identité inaliénable.

Emmanuel Lévinas. *Éthique et infini*. Livre de poche

Amour ou profanation ?

Mary Kay Letourneau et Vili Fualaau se rencontrent en 1996, tombent amoureux, mais ne pourront se marier que neuf ans plus tard. Dans l'intervalle, Mary Kay aura passé sept années en prison, accusée d'avoir violé Vili. Le jeune homme avait 12 ans à l'époque de leur première rencontre, Mary Kay, 34.

RIDEAUDEBRUXELLES

À l'ACB Factory [SDRB]. 175 rue Bara · 1070 Bruxelles
T 02 507 83 60 - F 02 507 83 63

RÉSERVATION www.rideaudebruxelles.be | 02 507 83 61 du lundi au vendredi de 13h30 à 17h

Le Rideau est subventionné par la Communauté française et reçoit l'aide de la Commission communautaire française de la Région Bruxelles-Capitale.